

Journal d'une nomade au pays de Jacques Cartier Extrait

Danielle Zana

Number 30, Fall 1986

Le polémique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15275ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Zana, D. (1986). Journal d'une nomade au pays de Jacques Cartier : extrait. *Moebius*, (30), 59–61.

DANIELLE ZANA

Journal d'une nomade au pays de Jacques Cartier
(extrait)

«Jamais un martyr n'a changé
la face du monde.»

Simone de Beauvoir

Le 26 octobre 1984

Il y a un an, faute d'être née ici, j'ignorais l'existence d'AURORE et le succès retentissant qu'avait remporté ce mélodrame au Québec. Un jour, dans le cadre des ateliers de théâtre que je donnais à l'Université d'Ottawa, une étudiante me proposa d'interpréter un monologue d'AURORE, pièce qu'elle avait jouée à l'école secondaire. J'avoue que ma première réaction fut celle de l'incompréhension. Comment, en 1984, quand on a vingt ans, pouvait-on encore pleurnicher dans ce sinistre mélodrame de paroisse? L'apparition d'AURORE sur la scène du Théâtre de Quat'sous confirme ce que je pressentais: AURORE n'en finit plus de ressusciter dans l'imaginaire des Québécois...

Sans doute avait-on l'intention, en ressortant des vieux fonds de tiroir «un classique québécois», d'en proposer un éclairage différent, pensais-je dans ma crédulité...

Qu'ai-je vu l'autre soir? Le spectacle désolant d'un public de théâtre venu un samedi assister à un procès dans le but ultime d'envoyer à la potence une femme aliénée. Triste spectacle à regarder. Ces spectateurs de la fin du 20e siècle qui trépigment sur leurs sièges, incapables de distancier et de réfléchir, condamnant à haute voix la mère cruelle, et qui ont un orgasme en entendant la condamnation à mort. Le spectacle devient alors un lieu de défoulement collectif, celui qui caractérise une société profondément refoulée dont les instincts de vengeance, de la plus mesquine à la plus grandiose, ne peuvent se mettre en scène qu'au niveau du fantasme. Malgré cette tristesse profonde, celle qui

nous fait mesurer tout le retard d'une société encore aux prises avec la morale chrétienne, la salle était plus intéressante à observer que la représentation théâtrale proprement dite. Celle-ci nous offrait la reconstitution moderne aux parfums brechtiens, un brechtisme plutôt mal digéré, d'un mélo des années vingt pour public sado-maso en quête d'émotions fortes et de martyr à sanctifier. En 1920, passe encore, mais en 1984, c'est plus inquiétant...

On ne retient de Brecht qu'un vague formalisme sans se soucier du SENS. L'ensemble du montage charge de façon abominable la mère meurtrière et glorifie la sainteté d'AURORE. La décence voudrait qu'aujourd'hui on s'interroge sur les causes qui engendrent de tels drames. A croire que la psychanalyse n'est pas passée par le Québec, ou du moins n'a pas encore traversé le milieu théâtral. Celui-ci porte la responsabilité du spectacle affligeant que nous offre le public. Au lieu de forcer le spectateur à réfléchir, à remettre en question la morale traditionnelle, quitte à l'inquiéter, à le provoquer, le théâtre entretient la paresse intellectuelle, les vieux préjugés, les peurs viscérales qui sont autant d'obstacles à l'émancipation d'une société.

Comment, du reste, parler d'émancipation dans un contexte où les représentations théâtrales, dans leur ensemble, exploitent avec autant d'ardeur le misérabilisme? Dans quel but? Celui de faire brailler le monde au moyen d'une théâtralité vide de sens, rassurante toutefois, car au-delà des quelques larmes versées, elle ne dérange rien et ne produit tout au plus qu'une attitude complaisante au malheur.

Alors que la foule, poussée par une curiosité malsaine, se pressait au Théâtre de Quat'sous pour entendre les hurlements d'AURORE et applaudir à la peine de mort, elle fuyait comme la peste le spectacle, intolérable dans sa vérité nue et bouleversante, du suicide de deux adolescentes dans le métro. Il n'y a sans doute aucun rapport...

Le 2 novembre 1984

Le triomphe des femmes sur les scènes québécoises :

Lu dans le journal : «Aux côtés d'Y. L. qui compte 35 ans de métier, la Québécoise M. M., dans un rôle quasi muet, joue à la scène montréalaise pour la première fois.»

Espérons pour elle qu'on finisse par entendre le son de sa voix, quand on est comédienne, ça peut servir...

— Au Théâtre du Rideau Vert : «La Fille sur la banquette arrière» tient l'affiche en attendant de passer un jour devant.

— Au Théâtre de Quat'Sous : Le grand «mythe» québécois : la frêle silhouette d'une jeune comédienne qui évoque l'Ethiopie ou les camps de concentration : «Aurore, enfant martyr».

— Au Club Soda : «Laura Cadieux aime mieux être laide et grosse pis débrouillarde qu'épaisse pis belle.»

— Au Québec : Beauté = bêtise
Grosueur = débrouillardise
Théâtre = sermons d'église

...

Noté sur la page d'un livre par un ami Québécois «pure laine» :

«L'Homme vit de dépassement.

L'Homo Québécois de ressassement.»